

Jean Guiloineau

Journal des Assises

Première journée : vendredi 6 novembre 1992

Départ de Paris dans le petit matin. A la gare de Lyon, Michel Chaillou s'interroge en regardant le TGV à quai. Dans la voiture de tête, on se salue de fauteuil en fauteuil. Le train traverse une banlieue invisible dans la brume. Je me réveille à Montceau-les-Mines. Y a-t-il encore des mines ? Ou est-ce comme à Forbach ou à Carmaux ? La brume est toujours aussi dense. On ne voit rien. Le soleil n'apparaît qu'entre Montélimar et Pierrelatte. (Autre source d'énergie. Est-ce pour cela qu'il n'y a plus de mines à Montceau ?) « Il fait toujours beau quand on arrive à Arles. Et il pleut quand on repart », déclare Françoise Cartano qui sait de quoi elle parle. En tout cas, à Avignon, il fait très beau. Un vrai soleil d'hiver, pâle, presque chaud. Le train repart. Annie Morvan oublie son sac sur le quai de la gare.

A Arles aussi, il fait beau. Des autocars pour aller en ville. La vieille cité magnifique. De la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je vois les toits de tuiles latines, l'entassement des maisons. Pompéi devait être un peu comme ça, avant 79 après.

Erik Orsenna est arrivé. Jacques Thiériot a organisé un déjeuner en son honneur. Nous y invitons Michel Chaillou. Un repas rapide. On parle de Montaigne, d'Arles, des Assises, du passé (déjà), de l'écriture, de la traduction, un peu de politique, de nos enfants, du temps... il faut repartir.

L'hôtel de ville. Grand hall au rez-de-chaussée, ouvert à tous les vents. Quelques vers de Mistral. Au premier, la salle d'honneur est presque pleine. Je salue l'adjoint au maire, Jean-Paul Frankum. Exceptionnellement, Jean-Pierre Camoin, le sénateur-maire d'Arles, ne peut être présent. Il est à Lyon : aménagement du canal Rhin-Rhône. Jean-Paul Frankum va donc lire son discours, dans lequel on retrouve la même chaleur, la même amitié. Je

prononce le mien. Silence impressionnant. Puis Erik Orsenna nous fait rire avec une histoire de traduction de Nabokov dans l'île de Bréhat.

Commence la première table ronde sur Montaigne. Cinq traducteurs entourent Michel Chaillou : Jan Stolpe (Suède), Else Henneberg Pedersen (Danemark), Fausta Garavini (Italie), Jaime Casals Pons (Espagne) et Philippos Dracodaïdis (Grèce). On trouvera le contenu des échanges dans les prochains *Actes*. Michel Chaillou, fin connaisseur et amoureux du texte des *Essais*, se laisse parfois un peu entraîner par sa passion. On parle plus de Montaigne que de ses traductions. C'est sans doute la loi du genre. Mais la langue maternelle de Montaigne était le latin. Entre son texte et les citations latines, où est la traduction ? A la fin, on demande aux traducteurs – c'est presque une coutume – de lire chacun dans sa langue un passage qu'il a traduit. Presque tous choisissent la fin de l'essai *De l'Expérience*. Alors, sous la statue de Vénus qui décore la salle solennelle, et sous le regard fier de Mistral (et de Dante ?), s'élèvent ces voix étrangères et c'est encore Montaigne qui parle : « Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes assis que sus nostre cul. » Quand Fausta Garavini parle, la langue italienne s'envole légère, chante et danse. Je ferme les yeux pour écouter Jan Stolpe lire en suédois. Comme dans un film d'Ingmar Bergman. Dans *Le Septième Sceau*, l'écuyer déclare : « De quel côté qu'on se tourne, on a toujours le cul derrière soi. » Don des langues.

Le soir, nous nous retrouvons à la salle des fêtes pour un vaste repas, vite baptisé « banquet républicain ». C'est vrai qu'on y mange mal et qu'on ne saurait imaginer rencontre plus fraternelle. Jean-Pierre Camoin vient nous rejoindre. Il s'assoit au milieu de ses amis. Les IX^{es} Assises sont bien parties.

Ensuite, quelques personnes vont boire un dernier verre au Collège des traducteurs. On se passe le mot. Nous partîmes quelques-uns, mais par un prompt renfort, nous nous vîmes près de cent en arrivant à bon port. Jacques Thiériot s'angoisse un moment et n'y pense plus. C'est la suite du banquet républicain. On ne veut plus se quitter.

Deuxième journée : samedi 7 novembre

J'ai décidé, en tant que président, de passer dans chaque atelier ; je tiens en particulier à saluer Marie-Claire Pasquier et Françoise du Sorbier. Je vais d'abord dans l'atelier de serbo-croate. Mireille Robin traduit un texte de Hana Dalipi. Les spécialistes de russe présents (Jacqueline Lahana, Claude Ernoult) retrouvent des mots, des formes connues. Nous parlons de

la Yougoslavie, de la guerre, des réfugiés. Le plus grand éditeur du pays était à Sarajevo... Dans l'atelier de chinois, Noël Dutrait commente Xingjian Gao. Souvenirs de Pékin. Le texte est imprimé à l'ancienne : de haut en bas et de droite à gauche. Je me suis laissé prendre par le temps. Il est trop tard pour aller dans les autres ateliers.

A midi, je participe au « déjeuner de presse ». Je suis assis à côté de Gérard Bodinier du *Provençal*, un homme attentif et intéressé. Les Assises sont une grande affaire. Tout ce que je dis pourra être retenu. Antoine Spire est là pour France-Culture.

A 14 h 30 précises, dans l'église du Méjan, Sylvère Monod nous parle d'Amédée Pichot, grand Arlésien traducteur (et non grand traducteur arlésien). La conférence de Sylvère est comme lui, faite de lucidité, d'amitié et d'humour. Pourtant, il n'est pas tendre avec Amédée qui en son temps traduisit *David Copperfield* sous le titre *Le Neveu de ma tante* ! Comme on est loin de l'attitude actuelle du traducteur devant le texte, surtout quand le traducteur s'appelle Monod Sylvère. Mais qu'a fait Baudelaire des *Confessions d'un mangeur d'opium* de de Quincey dans ses *Paradis artificiels* ? Je repense aux intellectuels chinois (dont Luxun) qui au début de ce siècle réécrivirent les grands romanciers russes qu'ils avaient découverts en japonais. Ils appelaient ça « traductions ». Don des langues.

Devant le jeu des ogives de l'ancienne église du Méjan qui semblent comme une vibration ou l'écho d'une parole, Sylvère Monod ressemble à un pasteur de la conquête de l'Ouest, un Abraham Lincoln qui aurait ôté son chapeau par respect pour ce lieu, son auditoire et la littérature.

La table ronde sur la traduction de *Don Quichotte* est introduite et menée de façon exceptionnelle par Claude Couffon. A sa droite, Annie Morvan et Aline Schulman des éditions du Seuil ; à sa gauche, Jean Canavaggio et Michel Moner de La Pléiade chez Gallimard. Mais il n'y aura pas de match de boxe. Pendant près de deux heures, nous assistons à un débat d'une rare qualité. Les deux options ne sont pas seulement complémentaires, elles représentent aussi les deux plus hautes possibilités pour traduire un texte classique. Retraduction dans le respect d'une tradition, de façon à ce que la langue nous dise la distance dans le temps ; retraduction dans le souci d'une ouverture vers le public moderne. « Pour que nous puissions rire », dit Aline Schulman qui nous le fait bien voir en nous citant quelques proverbes de son cru. La prestation d'Aline est une des plus riches de toutes les Assises.

Puis, dans le même lieu, nous enchaînons avec la remise des prix. Prix Halpérine-Kaminsky de la S.G.D.L. à Jean-Pierre Richard. Je suis heureux pour lui à cause de la grande qualité de ses traductions et du travail exemplaire qu'il a fait et continue de faire contre l'apartheid et pour la littérature sud-africaine. Julia Tardy-Marcus et François Xavier Jaujard remettent le prix Nelly Sachs à Jacques Ancet, excellent traducteur de poésie de langue espagnole.

Des jeunes d'Arles, dirigés par Theresa Thiériot, nous donnent les textes du concours Atlas-Junior dans toutes les langues, et en provençal. Don des langues. Puis les lauréats montent sur scène pour chercher leur récompense. Les jeunes gens embrassent les jeunes filles. En sortant de la salle, je croise un père et une mère et leur fils récompensé.

Nous saluons Hubert et Françoise Nyssen dans leur librairie-galerie, et le conseil d'administration d'A.T.L.A.S. va dîner avec les lauréats des prix, les représentants de la S.G.D.L. et la merveilleuse et drôle Julia Tardy-Marcus. Ce soir-là, je parle longuement avec Sylvère et Annie Monod. « Ne laissez pas l'herbe croître sur le chemin de l'amitié ». (Un proverbe pour Aline Schulman).

Tard dans la nuit, nous rentrons avec Brice Matthieussent et Françoise Cartano. Sur la place du Forum, entre la statue de Mistral et le café jaune de Van Gogh, je me demande si ces deux-là se sont rencontrés (1830-1914, 1853-1890).

Troisième journée : dimanche 8 novembre

10 h. Table ronde A.T.L.F. sur le nouveau Code des usages en cours de négociation. Je suis l'animateur, mais la fatigue commence à se faire sentir. Je mélange les prénoms, les fonctions. Il faut se ressaisir. Françoise Cartano (S.G.D.L.), Jacqueline Lahana (A.T.L.F.) et Florence Herbulot (S.F.T.), exposent les progrès considérables accomplis pour la reconnaissance du métier de traducteur et ce qu'apporte le nouveau Code des usages. Hubert Tillet, conseiller juridique du Syndicat National de l'Édition joue le jeu. Il n'est pas toujours épargné. Questions nombreuses et de haut niveau.

L'après-midi, ateliers. Je voulais là aussi saluer les six animateurs. Christiane Montécot commente un texte de l'Albanais Besnik Mustafaj. L'albanais me semble une langue insaisissable. Gabrielle Merchez et son mari traduisent un texte de McDonald Harris. Un Anglais à Paris par un Anglais en Dordogne. Brice Matthieussent traduit un texte d'un de mes écrivains préférés, James Agee, sur le cinéma muet burlesque. Un passage

nous semble si compliqué que Jean-Pierre Richard propose que deux personnes le jouent tour à tour. Je sors de la salle pendant qu'il s'exécute. Je reviens et c'est à mon tour. Je ne sais pas si ça nous aide vraiment, mais nous rions beaucoup.

Tout s'achève. J'achète un pin's de la ville d'Arles pour ma fille Adèle. Nous reprenons les autocars. Il fait toujours beau. Françoise Cartano s'est trompée. Dans le TGV, quelques traducteurs et traductrices fêtent la fin des Assises avec le bordeaux du wagon-bar.

Gare de Lyon, la foule nous avale et nous sépare. Dans les couloirs du métro, je rencontre Julia Tardy-Marcus complètement perdue. Je la remets dans le bon chemin.

C'est fini. L'année prochaine en Arles.